



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
HEIDELBERG

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 13 (1985)

DOI: 10.11588/fr.1985.0.52341

---

#### Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Alfred A. STRNAD, Niccolò Machiavelli. Politik als Leidenschaft, Göttingen/Zürich (Muster-Schmidt Verlag) 1984, 131 S.

Die in der Reihe »Persönlichkeit und Geschichte« des Muster-Schmidt Verlages erschienene Arbeit des in Innsbruck lehrenden Historikers bietet eine Biographie im engsten Sinne. Während der Autor den Lebensweg Machiavellis detailliert nachzeichnet, kommt die Darstellung seiner politischen Ideen alles in allem zu kurz. In diesem Sinne erfährt der Leser verhältnismäßig viel über die diplomatischen Missionen, die Machiavelli als Sekretär der Kanzlei des Rats der Zehn von Florenz zwischen 1498 und 1512 unternahm, jedoch sehr wenig über die inhaltlichen Zusammenhänge seines politischen Denkens. Zwar verweist der Verfasser stets auf tagespolitische Hintergründe und erörtert auch die Aussagen einzelner Missionsberichte; die Aufmerksamkeit jedoch, die er den beiden politischen Hauptwerken, dem »Principe« und den »Discorsi«, widmet, umfaßt nicht mehr als jeweils etwa drei Seiten – der gleiche Umfang, der auch den Komödien Machiavellis zuteil wird. Als Folge dieser Gewichtung kommen bestimmte gedankliche Paradoxien, die teilweise aus der Verknüpfung von Anthropologie und Politik oder von philosophischer Tugendlehre und bloßer Opportunität resultieren, freilich nicht zur Sprache. Zwar erhält der Leser einen Hinweis auf die »tiefgründigsten und gedankenschwersten Abhandlungen des großen Florentiners« (S. 82), der Blick richtet sich jedoch so sehr auf den »Menschen selbst« (S. 126), daß auch zentrale Probleme (wie zum Beispiel die Forderung nach einem italienischen Einheitsstaat oder die Idee des »uomo virtuoso«) unerörtert bleiben. Gleichzeitig kommt allerdings dem angeblichen »Lieblingsthema« Machiavellis, der Ablösung der Söldnertruppen durch eine Volksmiliz, eine weiterreichende Bedeutung zu, als in den Hervorhebungen des Autors deutlich wird (vgl. S. 51, 60f., 68, 93f., 115). Sie erweist sich nämlich, wie jüngst Herfried Münkler herausgestellt hat, als »der in der Geschichte der politischen Theorie beispiellose Versuch, die verlorene virtù eines ganzen Volkes am tiefsten Punkt seiner geschichtlichen Entwicklung wiederzugewinnen<sup>1</sup>.

Helmut REIFELD, Bonn

Wilhelm KREUTZ, Die Deutschen und Ulrich von Hutten. Rezeption von Autor und Werk seit dem 16. Jahrhundert, München (Fink-Verlag) 1984, 372 p. (Veröffentlichungen des Historischen Instituts der Universität Mannheim, 8).

Les travaux sur le *Luther-Bild* ne se comptent plus. En revanche, à l'exception d'une étude parcellaire et vieillie<sup>2</sup>, rien de tel sur celui que les Allemands associèrent quasi-mécaniquement au nom du Réformateur. W. K. a voulu combler cette lacune. Une gageure! En effet, il mène de front deux enquêtes différentes: l'une sur les avatars de l'image de Hutten au fil des siècles, envisagés au triple niveau de la littérature de fiction, de l'exploitation idéologique et de la représentation iconographique. L'autre retrace, pour ainsi dire en contrepoint, les progrès de la recherche érudite sur l'homme et son œuvre. Pour chaque période de réception, mais également à propos de chaque cas individuel, l'auteur prend en compte le contexte historique, de même que les convictions politiques et religieuses. Car il n'ignore pas que la réception de X par Y en révèle généralement plus long sur Y que sur X. Mais dire »réception«, c'est dire aussi récupération ou/et déformation. Un exemple suffira pour le moment. Il s'est trouvé des »récepteurs« pour considérer Hutten comme un des promoteurs de la Guerre des paysans; les uns pour le déplorer,

1 Herfried MÜNKLER, Machiavelli. Die Begründung des politischen Denkens der Neuzeit aus der Krise der Republik Florenz, Frankfurt 1982, S. 388.

2 Georg VOIGT, Ulrich von Hutten in der deutschen Literatur. Eine stoffgeschichtliche Untersuchung, Diss. Leipzig 1905, 76 p.

les autres, moins nombreux, pour s'en féliciter. Anachronisme grossier, bien sûr, aggravé d'un contresens sur le personnage dont les gens avertis se souviennent qu'il se souciait du sort des paysans comme d'une guigne!<sup>3</sup>

Tentons de résumer la courbe des rapports passionnels qu'ont entretenus les Allemands avec un homme mort à 35 ans et qui constitue un cas unique au sein du mouvement humaniste, puisqu'il fut à la fois chevalier, écrivain »engagé« et homme d'action. En ce qui concerne ses contemporains, les choses étaient relativement simples. Dans le camp catholique il passait pour le complice de Luther dans une vaste entreprise de déstabilisation morale et politique de la société (cf. Cochlaeus), optique qui prévaudra chez les partisans de l'ancienne foi<sup>4</sup> jusqu'en 1939, c'est-à-dire jusqu'au portrait plus nuancé et plus équitable brossé de lui par J. Lortz. Du côté des Luthériens, le binôme »Luther et Hutten« était, là aussi, de rigueur, mais affecté cette fois d'un signe positif, encore qu'on accordât au chevalier-poète une importance secondaire et, qu'à quelques exceptions près, on tint – à commencer par Luther lui-même! – à garder ses distances vis-à-vis d'un allié compromettant et quelque peu suspect. Ces réticences perdureront chez les théologiens protestants. Plus chaleureux à son endroit, ses confrères en Humanisme célébraient en Hutten le défenseur de Reuchlin certes, mais surtout le *poeta laureatus*, le zéléteur d'un bon latin, plutôt que le polémiste. Le XVII<sup>e</sup> siècle voit pâlir son audience. Sa réception demeure enlisée dans les ornières des clichés traditionnels.

Le coup d'envoi de l'interprétation moderne de Hutten avec sa tonalité hagiographique et résolument nationale, ainsi que les »actualisations« successives dont elle fera l'objet, c'est Herder qui le donne dans le »Teutscher Merkur« en 1776. Longtemps attribué à Goethe, cet hommage vibrant embrigade son héros dans la cohorte des »génies« chers au Sturm und Drang. Voilà Hutten promu »Sprecher für die Deutsche Nation und Freiheit und Wahrheit«, »der deutsche Demosthenes« (p. 70 et 71), mais aussi célébré avec des accents pathétiques comme combattant intrépide (»Ich hab's gewagt!«) qui eut le courage de ses idées. Patriote (»Mann fürs Vaterland«)<sup>5</sup> et Martyr de la liberté: c'est sous ce double label que va se dérouler sa carrière posthume dans la conscience collective allemande. Le souvenir de son engagement religieux aux côtés de Luther persistera, comme stéréotype rassurant surtout. Laïcisée, la figure de Hutten va désormais symboliser les aspirations déçues mais toujours renaissantes de »son« peuple: l'unité dans la liberté. Objet d'une idéologisation croissante, sa réception offre un cas exemplaire de *Überinterpretation!*

Passons rapidement sur le culte que lui rendent les »Burschenschaftler« – c'est à l'un des leurs (E. Münch) que l'on doit la 1<sup>ère</sup> édition complète de ses œuvres (1921–27:6 vol.) – et les Libéraux du Vormärz. Les monographies consacrées au »Mirabeau de la Réforme« (p. 101) se multiplient et reflètent le dilemme crucial de l'histoire allemande. »Wann hängt einmal in deutschen Hütten/Der Hutten statt des Bonaparte?« s'exclame, indigné, le poète républicain Georg Herwegh qui qualifie l'île d'Ufenau tantôt de »Mecque de l'Allemagne« (sic), tantôt de »Golgotha allemand« (resic). De fait, à mesure que la popularité de Hutten grandit, la coloration nationale s'épaissit pour verser finalement dans le chauvinisme. Deux érudits dont les travaux feront époque, annoncent la transition: E. Böcking auquel nous sommes redevables, au demeurant, d'une édition des *Opera omnia* (1859 sq.), la seule fiable jusqu'à ce jour, et D. F. Strauss qui, un an plus tôt, avait sorti sa monumentale biographie de Hutten au succès prolongé, comme le prouve le nombre de rééditions.

Retenons de la préface de celle de 1871, marquée par les circonstances, tout comme l'épopée lyrique de C. F. Meyer (*Huttens letzte Tage*), deux thèmes: 1) L'unité allemande pour laquelle

3 Contrairement à ce qu'on a souvent prétendu, le dialogue »Neuw Karsthans« (1521) n'est pas l'œuvre de Hutten.

4 »Der deutsche Catilina des 16. Jahrhunderts« écrit un ultramontain en 1839 (cité W. K. p. 119).

5 W. K. signale que, dans une livraison précédente du T. M. de la même année, Wieland qualifiait Hutten de »edler Mann mit wahren teutschen Blut und Heldenherzen« (p. 64).

Hutten n'avait cessé de lutter, est enfin réalisée. Autrement dit, Bismarck exécuteur testamentaire de Hutten qui endosse l'habit de prophète des temps nouveaux et, en particulier, du Reich régénéré; 2) S'il vivait de nos jours, après avoir combattu victorieusement l'ennemi séculaire [= France], il se retournerait maintenant contre l'adversaire intérieur de l'Empire, contre »die pfäffisch gesinnten Finsterlinge«<sup>6</sup>. Le *Kulturkampf*, on le sent, n'est pas loin. Le nationalisme anticlérical de l'allié de Luther contre Rome et, au-delà, contre les Velches, fait recette. Dans sa célèbre *Geschichte der deutschen Literatur* (1880–82) W. Scherer dépeint Lessing<sup>7</sup> comme une réincarnation de Hutten. En 1888, le 4<sup>e</sup> centenaire de la naissance du »héros« ouvre les vannes à des flots de drames, de poésies, de nouvelles où rivalisent glorification sans nuance et médiocrité littéraire. L'ère wilhelminienne ne fera que renforcer cette mythisation en plaçant l'accent sur la sensibilité authentiquement »germanique« du chevalier-humaniste travesti en »Deutscher Volksschriftsteller« – la formule est de Gundolf (p. 194). »Der deutscheste aller Deutschen«, déclare Moeller van den Bruck dès 1906 (p. 198). La place qu'occupe notre homme dans la galerie des héros d'Alfred Rosenberg est connue, mais connaît-on cette »perle« de l'idéologue en chef du NSDAP: Hitler réunissant en sa personne Martin Luther et Ulrich von Hutten?<sup>8</sup> Se souvient-on encore du cynisme de Goebbels s'écriant devant le brasier de livres du 10 mai 1933: »O Jahrhundert! O Wissenschaften! Es ist eine Lust zu leben!« (p. 230). Et cela, bien qu'à partir de 1920 P. Kalkoff, éminent spécialiste de la Réforme, eût entrepris de pulvériser les »Huttenlegenden«. Pour la première fois, un non catholique, préoccupé de dissocier la cause luthérienne des agissements du chevalier, déboulonne sans ménagement aucun de son socle un Hutten statufié par des siècles d'idéalisation. Le réquisitoire prononcé par Kalkoff est sévère: esprit superficiel, culture lacunaire, aventurier sans scrupules et n'hésitant pas à trahir sa nation, dangereux dilettante de la politique, enclin à surestimer ses capacités – bref, un homme plus proche d'un chevalier brigand que d'un humaniste authentique. Pour excessives et, à maint égard, contestables qu' soient ces accusations iconoclastes, elles eurent au moins un mérite: celui de donner, à travers les controverses passionnées qu'elles suscitèrent, une impulsion nouvelle et décisive à la »Huttenforschung«. Il n'est que de penser aux travaux de P. Held, F. Walser, H. Holborn, G. Ritter, R. Newald, M. Seidlmayer... Si l'on excepte les divagations nazies, ainsi qu'une certaine littérature récréative épigonale, le Hutten diffusé par D. F. Strauss ne s'est jamais complètement remis de l'éreintement auquel l'a soumis Kalkoff. Manifestement le cœur n'y est plus! Quant à l'image du couple harmonieux »Luther et Hutten«, elle a vécu. Nettoyé de la patine hagiographique, le mythe intemporel a cédé la place à une évaluation nuancée de l'homme, de l'écrivain et du polémiste qu'on s'efforce avant tout de replacer correctement dans son époque. Après 1945, malgré quelques timides essais tentés en RDA de déceler, grâce aux vertus de la dialectique marxiste, en Hutten »ein Revolutionär wider Willen« (p. 245), privé de son charisme, celui-ci n'intéresse plus que le cercle restreint des seiziémistes qui retiennent, au premier chef, les contradictions du personnage et l'auteur talentueux de dialogues satiriques. L'histoire du Huttenbild ou l'histoire d'une surestimation?

Parmi les paradoxes d'un »cas« que la passionnante étude de W. K. met en évidence, nous en retiendrons cinq: 1) Hutten fut porté aux nues longtemps avant que ses œuvres ne fussent connues autrement que sous forme fragmentaire. C'est d'abord son existence mouvementée et sa fin tragiquement solitaire qui firent sa renommée posthume; 2) Sans doute moins doué, au plan strictement littéraire, que Celtis et même qu'un Eobanus Hessus, il a été le seul humaniste allemand dont le souvenir est devenu populaire et s'est perpétué jusqu'à nos jours au-delà des milieux spécialisés; 3) Des familles d'esprit opposées se sont réclamées de lui avec une égale

6 La formule n'est pas citée par W. K., mais figure néanmoins dans la préface de 1871 (op. cit. p. IX).

7 Lessing ne mentionne Hutten qu'une seule fois et tout à fait incidemment: »Erasmus und Hutten...«

8 Discours prononcé à la Steckelburg le 29 mai 1938 (cité W. K., p. 234).

ferveur: des protestants libéraux, mais aussi les anticléricaux<sup>9</sup>, les conservateurs traditionnels et nationalistes, mais aussi des socialistes (le cas de Lassalle n'est pas unique), pour ne rien dire des nationaux-socialistes; 4) Le poète englué dans les préjugés de sa caste d'origine et qui maniait le latin avec plus d'aisance que sa langue maternelle, fut transfiguré en champion des aspirations du peuple allemand, toutes classes confondues. 5) Si l'on fait abstraction du cycle de C. F. Meyer, écrivain suisse de surcroît, il n'a pas inspiré une seule œuvre de qualité même moyenne.

Certes, le gros livre de W. K. appelle des critiques. Son parti pris d'exhaustivité a pour effet que les arbres ont quelquefois tendance à cacher la forêt: était-il indispensable de résumer tant d'ouvrages de valeur quasi-nulle? D'autre part, il nous semble que, travaillé par une sorte de perfectionnisme dont les trop longues »Zusammenfassungen« et le caractère rhétorique des transitions sont des illustrations, W. K. n'a pas su éviter les redites et les redondances; en »serrant« davantage »les boulons«, il aurait pu alléger son étude d'un quart, sans dommage pour la pertinence de son enquête. Néanmoins, en regard des qualités, ce ne sont là que critiques bénignes. Parallèlement aux péripéties de la réception de Hutten, l'auteur nous offre de stimulants aperçus non seulement sur l'image de la Réforme, mais également sur le développement du sentiment national en Allemagne<sup>10</sup>. Ce n'est pas le moindre mérite d'un ouvrage que complètent 40 pages de notes précieuses, une quinzaine d'illustrations judicieusement sélectionnées et d'abondants répertoires bibliographiques. Il fait honneur tant à l'érudition de son auteur qu'à sa probité et à son sens critique.

Jacques RIDÉ, Paris

Karl Heinz BLASCHKE, Moritz von Sachsen, ein Reformationsfürst der zweiten Generation, Göttingen (Musterschmidt) 1983, 95 p. (Persönlichkeit und Geschichte).

Un prince de la deuxième génération de la Réforme, tel est bien Maurice de Saxe, dont K.-H. Blaschke retrace ici la vie et l'œuvre en un peu moins de 100 pages. Né en 1521 dans la branche cadette de la Saxe Albertine, fils d'Henri de Saxe et de Catherine de Mecklembourg, il semblait destiné à consolider les liens étroits des saxons avec Ferdinand de Habsbourg et à renforcer le catholicisme en Saxe; mais sous l'influence de sa tante Elisabeth de Hesse, duchesse de Rochlitz, il épouse Agnès de Hesse, puis la mort de son cousin Frédéric lui permet de réunifier le duché de Saxe en 1541, il a 20 ans.

Entouré de conseillers comme Carlowitz, Pflug, le futur évêque de Naumburg Mordeisen, il parvint à établir un équilibre interconfessionnel où les églises jouent un rôle social, politique: le rapprochement entre catholiques et réformés ne peut qu'être bénéfique à l'Etat moderne naissant.

En 1543 il se rapproche de la Ligue de Smalkalde, mais en 1546 il devint l'allié de l'Empereur: Mühlberg, où son cousin Jean Frédéric l'Electeur de Saxe est fait prisonnier, consacre sa force: la dignité électorale lui revint en 1548.

Allié de l'Empereur, mais gendre de Philippe de Hesse – prisonnier lui aussi de Charles V – il n'a de cesse dès lors d'obtenir sa libération, prend contact avec la France: ainsi naît la Ligue des Princes, réunion des princes du Nord – Custrin, Mecklembourg – et des princes du Sud. La campagne de 1552 de Maurice de Saxe et de son allié Henri II (prise des Trois Evêchés) marque la défaite de Charles Quint, concrétisée par les accords de Passau. En 1553, la guerre reprend,

9 Curieusement H. Heine, qui s'est beaucoup intéressé à la Réforme et à Luther crédité par lui d'avoir introduit la liberté de pensée en Allemagne, ne cite Hutten qu'en une demi-douzaine d'occasions et sans aucune chaleur.

10 Pour la réception de Hutten en France et dans les pays anglo-saxons, nous renvoyons à la minutieuse étude du même W. KREUTZ, Ulrich von Hutten in der französischen und angloamerikanischen Literatur, in: FRANCIA 11/1983, p. 614–639.